HAL
open science

Le Cercle de Vienne et la métaphysique

Pierre Wagner

To cite this version:

Pierre Wagner. Le Cercle de Vienne et la métaphysique. Silvia Manonellas. La métaphysique, Atlande, 2021. hal-03375565

HAL Id: hal-03375565

https://hal.science/hal-03375565

Submitted on 12 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le texte suivant est une version préliminaire d'un chapitre du livre suivant : Silvia Manonellas, dir., *La métaphysique*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2021. Citer uniquement la version publiée

Le Cercle de Vienne

Textes de Schlick et de Carnap choisis, traduits et suivis d'un commentaire par P. Wagner

Ce qu'est véritablement l'existence, la réalité, ne se laisse pas formuler conceptuellement ni exprimer par des mots. On peut bien sûr indiquer des critères par lesquels distinguer, dans la science et dans la vie, ce qui « existe réellement » de la simple « apparence », mais chacun sait que la question de la réalité du monde extérieur signifie davantage. Pourtant, ce qu'est véritablement ce « davantage », ce qu'on veut dire lorsqu'on attribue l'existence au monde extérieur, voilà en tout cas ce qui est entièrement inexprimable. (…) Cependant, de fait, les philosophes n'ont cessé de se préoccuper de problèmes de ce genre et nous soutenons que le sens profond de telles questions coïncide exactement avec ce qu'on a toujours eu l'habitude d'entendre par le terme « métaphysique ». Ces questions se font jour lorsqu'on fait l'erreur de prendre ce qui ne peut être que le contenu d'une appréhension (*Kennen*) pour le contenu possible d'une connaissance (*Erkenntnis*), c'est-à-dire lorsqu'on tente de communiquer ce qui par principe n'est pas communicable, d'exprimer ce qui est inexprimable. (…)

Quand on définit, comme on le fait d'habitude, la métaphysique comme science du transcendant, elle n'est pas seulement possible, elle est ce qu'il y a de plus facile au monde. Toute science serait alors métaphysique, et tout enfant produirait sans cesse des énoncés métaphysiques. Car tous les énoncés que nous pouvons émettre ont un sens qui outrepasse ce qui est immédiatement donné, vécu, et ils ont donc, selon notre terminologie, une signification transcendante. Cela nous montre que la définition de la métaphysique comme science du transcendant ne peut absolument pas convenir. (…)

Toute extension de la connaissance inductive qui cherche à sortir des sciences demeure pourtant nécessairement à l'intérieur des sciences et ne conduit jamais à quelque chose de totalement nouveau ni d'une autre nature, donc jamais à une métaphysique. (…) Le terme de métaphysique n'a pas été employé simplement pour désigner la connaissance du transcendant en général, mais seulement pour désigner la prétendue connaissance intuitive du transcendant. (…) Cette intuition métaphysique est censée être présente lorsque la conscience ne fait qu'un avec l'objet de connaissance, lorsqu'elle s'identifie, fusionne avec lui, ou comme le dit l'expression imagée, lorsqu'elle pénètre au-dedans de lui. Nous le voyons donc : le métaphysicien ne veut pas connaître les choses mais les vivre. (…)

La métaphysique est impossible parce qu'elle demande ce qui est contradictoire. Si le métaphysicien aspirait seulement à l'expérience vécue, sa demande pourrait être satisfaite, par la poésie et l'art et par la vie elle-même, qui, par les excitations qu'ils suscitent, enrichissent les contenus de conscience, l'immanent. Mais parce qu'il veut absolument éprouver l'expérience du *transcendant*, il confond vivre et connaître et, grisé par cette double contradiction, il pourchasse des ombres creuses. La seule consolation est que les systèmes métaphysiques peuvent eux-mêmes donner le moyen d'enrichir la vie intérieure, qu'ils suscitent eux aussi des expériences vécues et augmentent ainsi la variété de l'immanent, du donné. Ils permettent d'atteindre certaines satisfactions parce qu'ils peuvent réellement donner quelque chose de ce que recherche le métaphysicien, à savoir l'expérience vécue. Ce n'est assurément pas, comme il le croit, une expérience vécue du transcendant. Nous voyons en quel sens précis est correcte l'opinion souvent exprimée, que les philosophèmes métaphysiques sont des *poèmes* conceptuels : ils jouent en fait dans l'ensemble de la culture un rôle comparable à celui de la poésie, ils contribuent à enrichir la vie, non la connaissance. Il doivent être considérés comme des œuvres d'art, non comme des vérités. Les systèmes des métaphysiciens contiennent parfois de la science, parfois de la poésie, mais ils ne contiennent jamais de métaphysique.

Moritz Schlick, « Le vécu, la connaissance, la métaphysique » [*Erleben, Erkennen, Metaphysik*], *Kant-Studien*, XXI, 2/3, 1926, trad. P. Wagner. Une traduction de ce texte a paru dans A. Soulez, éd., *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, Vrin, 2010.

Notre supposition, selon laquelle la métaphysique est un substitut – à vrai dire inadéquat – de l'art, semble se confirmer aussi par le fait que le métaphysicien qui possède peut-être les plus grands dons artistiques, à savoir Nietzsche, est le moins sujet à l'erreur de cette confusion [entre science et expression artistique]. Une grande partie de son œuvre a un contenu principalement empirique ; il y procède par exemple à l'analyse historique de certains phénomènes artistiques ou à l'analyse historico-psychologique de la morale. Mais dans l'œuvre dans laquelle il exprime avec le plus de force ce que d'autres expriment par la métaphysique ou l'éthique, à savoir dans *Zarathoustra*, il choisit non pas la forme trompeuse de la théorie, mais ouvertement la forme de l'art, de la poésie.

Rudolf Carnap, « Le dépassement de la métaphysique par analyse logique du langage » [*Überwindung der Metaphysik durch logische Analyse der Sprache*], *Erkenntnis*, 2, 1931, p. 240-241, trad. P. Wagner. Une traduction de ce texte a paru dans A. Soulez, éd., *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, Vrin, 2010.

Commentaire

Y a-t-il une connaissance métaphysique ?

P. Wagner, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

I) Retours critiques sur la métaphysique

Dans les *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, la question que soulève Kant n'est pas de savoir si la métaphysique est possible en tant que telle. Ce que Kant interroge est la possibilité, pour le métaphysicien, de faire œuvre de science. Par là, il soulève la question du sens de la métaphysique mais se doit également de répondre à celle de la signification du mot « science ». Dans son article de 1926, « Le vécu, la connaissance, la métaphysique », Moritz Schlick reprend l'interrogation kantienne bien que son interprétation de la métaphysique aussi bien que sa conception de la connaissance, telle qu'exposée dans sa *Théorie générale de la connaissance* (2e éd. 1925, trad. fr. Paris, Gallimard, 2009), le conduisent à des conclusions sensiblement différentes. D'un côté, Schlick critique la définition courante de la métaphysique comme « science du transcendant », qui prétend caractériser une connaissance sinon supérieure, du moins différente de la connaissance commune mais qui méconnaît le fait que toute connaissance a en réalité déjà un caractère transcendant, quel que soit le domaine auquel nos facultés s'appliquent pour y parvenir, parce que toute authentique connaissance dépasse le pur donné, en sorte que cette prétendue définition échoue en fait à dire ce qui fait la spécificité de la métaphysique. D'un autre côté, Schlick critique la prétention du métaphysicien à parvenir à une saisie intuitive de son objet, prétention qui repose ici encore sur une conception erronée de la connaissance, qui la confond, cette fois, avec une expérience vécue. Cette double critique ne conduit pas Schlick à rejeter la métaphysique dans le non-sens ; son interprétation fait du discours métaphysique une source d'émotion et d'enrichissement de la vie intérieure, pourvu qu'elle soit distinguée d'une autre forme d'enrichissement, épistémique, fruit de l'acquisition d'une nouvelle connaissance au sens propre du terme. Selon Schlick, une juste évaluation de la métaphysique évite toute confusion entre connaissance et expérience vécue et la rapproche non de la science mais de l'œuvre d'art et de la poésie.

À la même époque – celle des années de formation du Cercle de Vienne – Rudolf Carnap fait paraître *La construction logique du monde* (1928, trad. fr. Paris, Vrin, 2002) ouvrage dans lequel il développe une méthode philosophique, une analyse de la science et une critique de la métaphysique qui se distinguent de celles de Schlick. Il rejoint néanmoins le fondateur du Cercle sur deux

conclusions principales : d'une part, Carnap pense comme Schlick qu'il y a bien solution de continuité entre connaissance et métaphysique, cette dernière tombant assurément en dehors du champ de la science ; d'autre part, selon Carnap, le discours du métaphysicien peut à juste titre être comparé à celui du poète, le *Zarathoustra* de Nietzsche offrant l'exemple manifeste d'un texte métaphysique qui loin de se dissimuler derrière les oripeaux de la théorie assume ouvertement la forme littéraire de la poésie.

Dans l'histoire de la philosophie, la critique de la métaphysique relève d'une tradition séculaire dont les raisons et les motivations sont variables d'un auteur à l'autre et ne sauraient être séparées de la pensée dont elle émane. « Critique » ne signifie du reste pas nécessairement rejet ni même critique uniforme. Kant offre l'exemple d'un philosophe qui renvoie hors du champ de la connaissance certaines parties de la métaphysique traditionnelle – qu'il nomme « cosmologie », « psychologie » et « théologie » rationnelles – alors même qu'il prétend opérer la révolution par laquelle la métaphysique véritable trouvera enfin la voie sûre de la science. Il arrive par ailleurs qu'un seul et même auteur, ou groupe d'auteurs, avance contre la métaphysique des arguments variés. Les membres du Cercle de Vienne (Carnap, Neurath, Schlick et d'autres) ne s'accordaient ainsi ni sur les raisons de leurs positions antimétaphysiques, ni sur l'objet précis de la critique. De fait, le terme « métaphysique » est usité en des sens trop différents pour que ce genre de critique puisse faire l'économie d'une circonscription préalable de son objet.

II) La métaphysique donne-t-elle à connaître ou à ressentir et éprouver ?

Dans « Le vécu, la connaissance, la métaphysique », Schlick considère successivement trois approches possibles de ce que l'on entend par « métaphysique ». La première repose sur quelques exemples de problèmes typiques de ceux qui inspirent le métaphysicien, comme le problème de la nature de la réalité : que signifie « exister » ? Qu'est-ce que la réalité du monde extérieur ? La seconde part d'une définition commune de la métaphysique comme « science du transcendant ». La troisième est propre aux philosophes qui, à l'instar de Bergson, pensent pouvoir trouver dans une forme d'intuition une méthode spécifique donnant accès à une connaissance différente de ce qui est ordinairement nommé « science ».

<u>1) La métaphysique est-elle communicable ?</u>

Au nombre des questions classiques que Schlick considère, au début de son texte, comme typiques de la métaphysique – dans la première approche de ce que l'on a coutume d'entendre par ce terme – figure celle de la communicabilité des expériences vécues : comment *dire* ce que j'éprouve lorsque j'éprouve la sensation d'un certain rouge et comment savoir si autrui perçoit le *même* rouge que moi ? Comment comparer nos expériences respectives d'une sensation singulière, ou expliquer à l'aveugle de naissance en quoi consiste l'expérience vécue du rouge ? Nous appréhendons de telles expériences sensitives sans que le contenu de ces appréhensions soit jamais communicable et sans qu'aucune réponse ne puisse être apportée aux précédentes questions parce qu'aucune méthode ne permet de décider, par exemple, si *X* et *Y* ont ou non la *même* sensation de rouge. Or il en va de même, selon Schlick, du problème de la nature de la réalité. Lorsque le réaliste affirme qu'une réalité existe hors de la conscience, il s'oppose à l'idéaliste, qui soutient *a contrario* que toute réalité est représentation. Il n'existe, pour trancher les questions de ce genre, aucun critère empirique ou opérationnel comparable à ceux qui sont mis en œuvre dans la vie courante ou

dans la science, lorsqu'il s'agit, par exemple, de dissiper une fausse apparence ou une illusion des sens, de déterminer si telle planète postulée par une théorie scientifique existe effectivement ou de rejeter la croyance en l'existence des licornes ou d'autres êtres fabuleux. Alors qu'il est possible de dire précisément ce qui justifie une réponse positive ou négative à chacune de ces questions, aucune différence assignable ne s'offre pour la question du monde extérieur, raison pour laquelle Schlick juge inexprimable ce « quelque chose », cette réalité, dont le réaliste affirme qu'elle « existe » en dehors de la conscience tandis que l'idéaliste le nie. La question de la nature de cette réalité – en un sens de ce vocable qui ne la réduit pas à la réalité empirique – est donc aussi peu susceptible de recevoir une quelconque réponse que celles soulevées dans les exemples précédents, sur l'expérience vécue du rouge ou sur l'identité de mes sensations et de celles d'autrui.

Selon Schlick, la difficulté qui se présente dans ces différents exemples est en fait chaque fois la même et doit être recherchée non dans les tentatives pour élaborer une réponse mais dans les questions elles-mêmes, car il s'agit de questions qui surgissent « lorsqu'on tente de communiquer ce qui par principe n'est pas communicable, d'exprimer ce qui est inexprimable ». Or nous tenons, par le biais de ces exemples, une première caractérisation – critique – de la métaphysique : un discours qui tenterait d'exprimer l'inexprimable. La métaphysique est un domaine dans lequel des questions sont soulevées qui n'admettent aucune réponse, non en raison des limites de notre pouvoir de connaître mais parce que les questions elles-mêmes n'ont pas le sens que le métaphysicien imagine pouvoir leur donner, celle d'une authentique connaissance, toute connaissance étant, par principe, susceptible d'être communiquée.

2) La métaphysique est-elle science du transcendant ?

Cette première analyse, conduite sur la base de quelques questions choisies, donne un caractère propre de la métaphysique qui ne prétend pas avoir valeur de définition. La seconde approche, à l'inverse, part d'une définition commune de la métaphysique comme « science du transcendant », source d'une seconde critique, fondée sur les thèses épistémologiques que Schlick expose dans sa *Théorie générale de la connaissance* et notamment sur la distinction fondamentale qu'il entend établir entre connaissance (*Erkenntnis*) et expérience vécue (*Erlebnis*) ou entre connaître (*erkennen*) et appréhender (*kennen*). Si le contenu d'une expérience vécue est appréhendable sans être communicable, pourquoi la connaissance serait-elle au contraire susceptible d'être transmise ? Selon Schlick, toute connaissance a un caractère symbolique (au sens où elle est exprimable par des signes) et formel (au sens d'une opposition entre forme et contenu) et repose sur une *correspondance* entre des signes communicables (qui ne sont pas « vécus ») et des expériences « appréhendées » ou « vécues » (qui, à l'inverse, ne sont pas susceptibles d'être communiquées). La connaissance est toujours connaissance de formes, ou de relations, les *objets* que nous pouvons connaître étant essentiellement « transcendants » au regard des expériences vécues et du donné que nous pouvons appréhender. Ces objets de la connaissance ne sont pas directement éprouvés mais « *coordonnés de façon univoque* avec le monde des expériences vécues ». Une conséquence de la théorie schlickéenne de la connaissance est qu'une caractérisation de la métaphysique comme « science du transcendant » méconnaît le caractère transcendant de toute connaissance, qu'elle soit commune ou scientifiquement avancée. Une telle définition ne saurait donc convenir parce qu'elle prétend donner comme propre de la métaphysique un caractère qui appartient en réalité à toute connaissance. Même le discours d'un enfant, dès lors qu'il porte sur des objets, est déjà dans l'ordre

du transcendant, en sorte que l'usage de ce terme, qui évoque à tort une réalité extraordinaire, échoue entièrement à dire ce en quoi la métaphysique consiste.

3) La métaphysique est-elle une connaissance intuitive ?

Une troisième approche critique vise ensuite spécifiquement les auteurs qui pensent la métaphysique comme une connaissance accessible au moyen d'une méthode différente de celle à laquelle ont recours les sciences de la nature. La différence consiste en ce que les objets ne sont pas connus discursivement par le truchement de signes coordonnés à des expériences vécues mais appréhendés directement par une intuition de l'objet qui permet de le saisir sans médiation, de fusionner avec lui, de le pénétrer, en sorte que la connaissance devient expérience vécue de l'objet. Schlick pense ici à des auteurs comme Schopenhauer, Bergson ou Lotze, et plus généralement aux méthodes fondées sur l'empathie ou sur la compréhension, dont l'usage dans les sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*) était largement débattue. Une telle prétendue connaissance intuitive du transcendant est cependant doublement fautive et critiquable : d'une part parce qu'elle prétend faussement parvenir à un au-delà des objets accessibles par la méthode inductive en usage dans les sciences de la nature (*Naturwissenschaften*), qui seule, selon Schlick, permet d'outrepasser le donné immédiat pour accéder au transcendant ; d'autre part parce qu'elle confond connaissance et vécu et aspire à une idée contradictoire, celle d'une expérience du transcendant : ce qui est donné peut bien être éprouvé, appréhendé ou vécu, mais n'est pas transcendant, tandis que ce qui transcende le donné peut bien être connu, au moyen de méthodes inductives, mais ne saurait être objet d'une expérience vécue. Comprise comme connaissance intuitive du transcendant, la connaissance métaphysique est une idée contradictoire, en sorte que le métaphysicien qui nourrit une telle aspiration est dans la pure illusion, et la confusion. Il ne voit pas ce qui distingue et sépare la connaissance et le vécu, ou encore la science et la vie.

4) Comment évaluer la métaphysique ?

Si c'est à tort, comme le pense Schlick, que le métaphysicien croit produire un discours porteur de connaissance, il reste à qualifier son activité. Quelle en est la valeur et le sens ? L'interprétation de Schlick n'est pas que le discours métaphysique soit dépourvu de sens, seulement qu'il n'a pas une authentique valeur épistémique. Le discours métaphysique nous émeut, suscite notre réflexion et enrichit notre vie intérieure en produisant l'effet d'une expérience vécue, à la manière d'un poème ou d'une autre œuvre d'art, sans porter pour autant aucune connaissance proprement dite. Il est du côté de la vie, non de celui de la science, et n'est donc ni vrai ni faux. Sur ce point, la position de Schlick est en accord avec celle de Carnap, qui estime que Nietzsche a parfaitement compris la véritable nature du discours métaphysique lorsqu'il adopte, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, la forme littéraire de la poésie plutôt que celle de la théorie.

Dans *La Construction logique du monde*, bien que Carnap prenne ses distances à l'égard des thèses schlickéennes en théorie de la connaissance, il rejoint la position de Schlick sur l'évaluation du discours métaphysique, qu'il estime lui aussi distinct de la science et dépourvu de toute valeur épistémique dès lors qu'il a pour objectif de répondre à des questions qu'aucune méthode empirique ou analytique n'est susceptible de trancher. La science s'arrête précisément où la métaphysique commence, lorsque de telles questions sont soulevées, qui ne sont pas susceptibles d'être résolues. Comme Schlick, Carnap donne l'exemple du concept de réalité extérieure, indépendante de la

conscience connaissante, concept au sujet duquel les métaphysiciens réalistes et idéalistes s'opposent. Comme Schlick, Carnap soutient qu'un tel concept « n'appartient pas à la science (rationnelle) mais à la métaphysique » (*La construction logique du monde*, § 176). La science n'ignore pas l'idée de réalité, par exemple lorsque le problème se pose de distinguer les objets réels des objets fictifs, ou l'illusion sensorielle de la perception de l'existant, et le réaliste et l'idéaliste peuvent même s'accorder sur l'usage du concept ordinaire de réalité, alors que leurs positions divergent au sujet de la compréhension métaphysique de ce concept.

Dans des textes ultérieurs (par exemple « Le dépassement de la métaphysique par analyse logique du langage »), il arrive que Carnap adopte des formulations moins conciliantes à l'égard de la métaphysique et qu'il déclare que les questions soulevées et les thèses défendues par les métaphysiciens sont purement et simplement dépourvues de signification, par quoi il convient néanmoins de comprendre : dépourvues de signification cognitive, ce qui n'exclut pas d'autres sortes de signification (comme la signification littéraire ou poétique). On trouve également des textes dans lesquels Carnap (notamment, ici encore, dans « Le dépassement de la métaphysique par analyse logique du langage ») ou d'autres membres du Cercle de Vienne (Neurath, Hahn et Carnap, dans « La conception scientifique du monde. Le Cercle de Vienne ») avancent, assez imprudemment, que l'analyse logique du langage doit permettre de mettre clairement en évidence l'absence de signification des propositions métaphysiques. Une telle prise de position soulève pourtant des difficultés considérables (de quel langage est-il question lorsqu'on parle d'analyse logique du langage ? Quel rapport y a-t-il entre une proposition abstraite et son expression linguistique ? L'analyse logique d'une proposition est-elle unique et univoque ? etc.) qui expliquent que Carnap ne l'ait pas durablement défendue (bien que cette prise de position soit souvent présentée, à tort, comme l'alpha et l'oméga de la pensée carnapienne de la métaphysique).

III) La science peut-elle être démarquée de la métaphysique ?

1) La démarcation peut-elle être fondée sur un critère de la signification cognitive ?

Soutenir que les propositions de la métaphysique n'ont pas de valeur épistémique parce qu'elles sont dépourvues de signification cognitive suppose d'être en mesure de dire en quoi consiste exactement, pour un énoncé, être pourvu de signification cognitive, ce qui se révèle d'une difficulté redoutable. Carnap et d'autres membres du Cercle de Vienne s'efforcèrent de relever le défi en proposant de formuler un critère pour ce genre de signification. Ils partirent de l'idée générale qu'un énoncé qui ne peut être ni vérifié ni confirmé ou testé sur la base d'une expérience ou d'une observation intersubjective ne peut être considéré comme l'expression d'une authentique connaissance et que la plupart des énoncés métaphysiques ne satisfont justement pas un tel critère. Pour reprendre l'exemple du concept de réalité, on voit mal comment le débat entre l'idéaliste et le réaliste pourrait être tranché sur la base d'une expérience ou d'une observation. L'un et l'autre perçoivent et observent la table ou l'arbre présent devant eux et s'accordent sur la réalité empirique de l'objet bien qu'ils demeurent en désaccord sur sa réalité métaphysique parce qu'ils donnent de l'expérience perceptive des interprétations divergentes entre lesquelles l'observation ne permet pas de trancher.

De multiples difficultés se présentent cependant lorsque l'on tente de convertir ce genre de différence, si clair paraît-il à première vue, en un critère de la signification cognitive. Comment traiter, pour commencer, du cas des énoncés mathématiques, dont la signification n'est assurément

pas fondée sur le même genre d'expérience que celle de l'observation empirique et que l'on ne souhaitera probablement pas classer pour autant dans la catégorie des énoncés métaphysiques ? Qu'en est-il ensuite des lois de la nature que leur caractère universel rend inaccessible à la vérification définitive, la découverte d'une exception qui contredit la loi n'étant jamais exclue ? Faudra-t-il donc, pour reconnaître leur caractère scientifique tout en les distinguant des énoncés métaphysiques, renoncer à tout critère de *vérifiabilité* et se tourner vers une condition moins restrictive comme la confirmabilité ou la « testabilité » empirique des énoncés (Carnap explore cette piste dans *Testabilité et signification*, 1936-1937, trad. fr. Paris, Vrin, 2015) ? À supposer que l'on parvienne à surmonter les difficultés auxquelles se sont heurtés les philosophes qui ont voulu tenter de produire une caractérisation précise de la confirmabilité d'un énoncé, quel statut réserver par ailleurs aux énoncés par lesquels on formule les conventions en usage dans les sciences, qu'il faudra également prendre en considération si l'on veut espérer réaliser le programme d'une démarcation entre science et métaphysique ? Pour ces multiples raisons, entre autres, l'énoncé d'un critère entièrement satisfaisant et suffisamment complet de la signification cognitive se révèle en fait extrêmement délicat.

Karl Popper, très critique à l'égard d'un tel projet, pensait quant à lui qu'un critère de démarcation entre science et métaphysique ne pouvait prendre la forme d'une théorie de la signification ou être fondé sur la confirmabilité des énoncés et qu'un tel critère devait avoir recours à une idée tout à fait différente, celle de réfutabilité, ou de « falsifiabilité », comprise au sens du risque pris par une théorie scientifique d'être contredite par l'expérience, lorsqu'elle avance une hypothèse peu probable au regard des données et des connaissances acquises au moment où cette hypothèse est formulée (Popper, « Problèmes fondamentaux de la logique de la connaissance », 1935).

2) La démarcation peut-elle être pragmatique et révisable ?

Carnap, qui ne se rendit jamais aux raisons avancées par Popper, travailla longuement à l'élaboration d'une théorie de la signification cognitive fondée sur la confirmabilité en renonçant néanmoins très tôt à l'idée selon laquelle la démarcation entre science et métaphysique pourrait avoir une valeur absolue. Pour reprendre à nouveau l'exemple du concept de réalité, il n'est pas évident que la différence entre un usage métaphysique et un usage scientifique de ce concept puisse recevoir une caractérisation univoque. Dans *La construction logique du monde* (§ 172), Carnap reconnaît que « le concept de réalité n'est pas encore un concept déterminé scientifiquement » et que son usage « est encore souvent fluctuant ».

Les membres du Cercle de Vienne étaient par ailleurs parfaitement conscients qu'à leur critique de la métaphysique – qu'elle soit fondée sur un critère de vérifiabilité ou de confirmabilité – pouvait être objecté que l'énoncé du critère n'était pas lui-même vérifiable ou confirmable et qu'il risquait donc, estimé à sa propre aune, de devoir être lui-même jugé dépourvu de signification cognitive et en conséquence rejeté en dehors du domaine de la science. Confronté à cette difficulté, Schlick (dans « Le tournant de la philosophie », 1930) chercha à distinguer le travail philosophique d'élucidation conceptuelle et le travail scientifique de théorisation à visée épistémique, qui requérait une clarification conceptuelle préalable. Carnap, quant à lui, proposa que soit adopté un principe de tolérance (dans sa *Syntaxe logique du langage*, 1934, § 17) aux termes duquel un critère de démarcation entre science et métaphysique avait un caractère conventionnel et non les traits d'une vérité absolue. Une telle convention, adoptée pour des raisons pragmatiques de commodité ou d'opportunité, ne devait pas pour autant être conçue comme une décision arbitrairement stipulée

mais comme le résultat d'un accord des esprits, étroitement dépendant de ce qui est collectivement reconnu comme l'état présent de nos connaissances. Dans cette perspective, il était toujours possible d'affirmer que les pseudo-propositions de la métaphysique sont dépourvues de signification cognitive, mais à condition de comprendre que la démarcation entre science et métaphysique ne prétendait nullement fixer une frontière définitive et qu'elle était à la fois le reflet d'une pratique et le fruit d'une décision susceptible d'être remise en question.

Ainsi comprise, la critique de la métaphysique comme dépourvue de toute valeur épistémique est bien éloignée des « thèses antimétaphysiques » encore trop souvent attribuées au « Cercle de Vienne » (comme si les membres du Cercle avaient parlé d'une seule voix et comme si les positions respectives de Schlick, Carnap, Hahn, Frank ou Neurath n'avaient pas évolué).

Considérons l'exemple de questions ontologiques telles que : qu'est-ce qui existe ? Quel est l'ameublement ultime du monde ? Ou encore : les objets mathématiques existent-ils en eux-mêmes ou sont-ils des constructions mentales ou des fictions logiques ? Carnap voit dans ce genre d'interrogations une illustration typique des questions métaphysiques trompeuses auxquelles il donne une interprétation linguistique (voir son article « Empirisme, sémantique et ontologie », 1950). Ces questions sont alors comprises comme signifiant en fait : quels sont les termes primitifs du langage dans lequel nous voulons exprimer nos connaissances ? Les termes mathématiques du langage que nous adoptons sont-ils primitifs ou définis sur la base d'un vocabulaire psychologique ou logique ? *A contrario*, un philosophe comme Quine n'aperçoit entre les questions ontologiques et les autres questions scientifiques aucune solution de continuité, la seule différence tenant au plus grand degré de généralité des questions d'ontologie (voir « Deux dogmes de l'empirisme », § 6, dans W. V. Quine, *D'un point de vue logique*, 1953).

Que penser alors du différend entre Carnap et Quine sur la nature même de ces questions d'ontologie – le premier les renvoyant à une métaphysique illusoire dont le discours peut, au mieux, être réinterprété en termes de langage, le second les comptant au contraire au nombre des questions scientifiques dont la valeur épistémique n'est pas douteuse ? Selon Carnap, ce n'est pas un prétendu « en soi » des questions d'ontologie qui est susceptible de terminer le différend, mais une décision pragmatique, qui dépend elle-même de questions de commodité, de simplicité, de clarté conceptuelle, et de pratique collective.

3) Les concepts métaphysiques ont-ils une place dans la science ?

Considérons un second exemple, celui du concept de monde possible et pensons à l'usage qui est fait de ce concept pour l'interprétation des modalités. Typiquement, selon une telle interprétation, une affirmation modale comme « Aristote est *nécessairement* philosophe » est interprétée comme signifiant en réalité qu'Aristote est philosophe *dans tous les mondes possibles*. Le recours aux mondes possibles ouvre ainsi la voie non seulement à une interprétation des énoncés de modalité ou de croyance (il est nécessaire que, il est contingent que, *X* croit que, *X* sait que, etc.) mais également à certaines théories relatives à la signification des énoncés hypothétiques (comme « si le vase tombe il se brisera » ou « si Aristote n'avait pas connu Platon, il ne serait pas devenu philosophe »). Que penser du concept de monde possible et comment l'évaluer ? Relève-t-il de la métaphysique ? À ce concept, assurément, rien ne saurait correspondre qui puisse être donné dans une quelconque expérience empirique. De ce fait, son usage est-il acceptable dans un discours à valeur scientifique ? Au vu de ce qu'est le concept de monde possible, son usage pour l'interprétation des modalités ou des énoncés hypothétiques est-il de nature à éclaircir ou au

contraire à obscurcir le discours dont on cherche à théoriser la signification ? Plus généralement, au-delà de ces quelques exemples choisis à titre d'illustration, quels concepts relèvent en définitive de la métaphysique et quels concepts appartiennent à la science ?

Quelle que soit la réponse apportée dans les différents cas, les membres du Cercle de Vienne défendaient l'idée d'une distinction de principe entre science et métaphysique et interprétaient les énoncés de la métaphysique comme dénués de toute valeur cognitive. Cela ne signifiait pas, pour eux, que de tels énoncés étaient dépourvus de toute espèce de signification ou qu'ils n'avaient aucun usage, mais seulement que les énoncés de la métaphysique ne devaient pas être confondus avec des énoncés dont la fonction est d'exprimer une connaissance. Nombre d'énoncés dont nous faisons usage expriment une volition, un souhait, un ordre, une émotion, une interrogation sans exprimer aucune connaissance. Ce que Schlick ou Carnap critiquent, chez des métaphysiciens comme Schelling, Hegel, Bergson, Schopenhauer ou Heidegger, est l'usage de propositions dont la valeur épistémique est illusoire, notamment lorsque ces auteurs, dans un style empreint de pathos, prétendent atteindre une forme de connaissance spécifique, souvent estimée supérieure, que les méthodes de la science ordinaire ne permettraient pas d'atteindre. Les membres du Cercle de Vienne considéraient qu'une telle prétention dissimulait une forme de mystification et que les émotions ou les expériences vécues suscitées par la lecture des textes de ces auteurs ne devaient pas être confondues avec une connaissance authentique. Cette critique trouva néanmoins ses limites dans les difficultés qui se présentèrent lorsqu'on chercha à la fonder sur un critère de la signification cognitive précisément formulé et que l'on se proposa de résoudre ainsi le problème de la démarcation entre science et métaphysique.

Tous les philosophes sont loin de suivre les membres du Cercle de Vienne dans leur volonté d'établir une telle démarcation, comme on le voit par exemple dans les programmes philosophiques contemporains d'une métaphysique de la science ou dans les textes de philosophie des sciences qui revendiquent l'usage d'une forme de métaphysique. Carnap et les autres membres du Cercle de Vienne voyaient quant à eux dans une distinction soigneusement établie entre science et métaphysique tous les avantages que l'on peut attendre d'un travail analytique de clarification conceptuelle.

Bibliographie

Bourgeois-Gironde, S., « Métaphysique et philosophie de l'esprit », dans S. Laugier et S. Plaud, éd., *La philosophie analytique*, Paris, Ellipses, 2011.

Carnap, R., *Scheinprobleme in der Philosophie*, 1928, reproduit dans R. Carnap, *Scheinprobleme in der Philosophie und andere metaphysikkritische Schriften*, Hambourg, Meiner, 2004.

Carnap, R., « Empirisme, sémantique et ontologie », 1950, trad. fr. dans R. Carnap, *Signification et nécessité*, Paris, Gallimard, 1997.

Friedman, M., « The *Aufbau* and the rejection of metaphysics », dans M. Friedman et R. Creath, éd., *The Cambridge Companion to Carnap*, Cambridge University Press, 2007.

Hahn, H., Neurath, O., Carnap, R., « La conception scientifique du monde. Le Cercle de Vienne », 1929, trad. fr. dans A. Soulez, éd., *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, Vrin, 2010. Ce texte, connu sous l'appellation « Manifeste du Cercle de Vienne », parut à l'origine sans nom d'auteur.

Kistler, M., éd., *New Trends in the Metaphysics of Science*, numéro spécial de la revue *Synthese*, 197, 5, 2020.

Neurath, O., « La sociologie dans le physicalisme », 1931, trad. fr. dans Ch. Bonnet et P. Wagner, éd., *L'âge d'or de l'empirisme logique*, Paris, Gallimard, 2006.

Popper, K., « Problèmes fondamentaux de la logique de la connaissance », chap. 1 de K. Popper, *Logik der Forschung* (1935), trad. fr. dans S. Laugier et P. Wagner, éd. *Philosophie des sciences. Théories, expériences et méthodes*, Paris, Vrin, 2004.

Popper, K., « La démarcation entre la science et la métaphysique », 1955, trad. fr. dans P. Jacob, éd., *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique*, Paris, Gallimard, 1980.

Schlick, M., « Le tournant de la philosophie », 1930, trad. fr. dans S. Laugier et P. Wagner, éd., *Philosophie des sciences. Théories, expériences et méthodes*, Paris, Vrin, 2004.

Glossaire

Problème de la démarcation

Quel critère permet de distinguer ce qui est science et ce qui ne l'est pas ? Cette question – qui présuppose une définition ou une certaine conception de ce qu'est la science – est connue en philosophie sous le nom de *problème de la démarcation*. Elle est soulevée par Kant dans la *Critique de la raison pure* et dans les *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science* et par Popper dans *Les deux problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance*. Le problème se pose notamment dans le rapport de la science à la métaphysique : est-il possible de formuler un critère qui permette de décider si la métaphysique, ou une partie de la métaphysique, est scientifique, ou d'établir qu'elle ne l'est pas ? Certains empiristes logiques, comme Schlick ou Carnap, ont tenté de résoudre le problème de la démarcation entre science et métaphysique en formulant un critère de la signification censé établir que la métaphysique est dépourvue de signification cognitive (critère de vérifiabilité ou de confirmabilité). Selon un tel critère, les propositions qui ne sont pas *vérifiables*, ou *confirmables*, n'ont pas de signification (elles n'ont pas de *valeur épistémique*). La difficulté est alors de trouver une formulation du critère qui ne soit ni trop forte (le critère ne doit pas exclure des énoncés considérés comme scientifiques) ni trop faible (il ne doit pas valider comme scientifiques des énoncés qui ne le sont pas) et être suffisamment clair (que signifie précisément qu'une proposition est « confirmable » ? Par exemple : une proposition est-elle confirmable si elle l'est en principe mais pas en pratique ?). Popper, quant à lui, défendait un critère tout à fait différent, de réfutabilité, également connu sous le nom de « critère de falsifiabilité ». Selon un tel critère, une proposition n'est pas scientifique si elle échappe par principe à toute possibilité de réfutation. Ce critère étant établi, Popper demande si les propositions de la métaphysique sont

susceptibles d'être réfutées, question qui détermine, selon lui, si la métaphysique appartient ou non à la science.

Notice bio-bibliographique

Pierre Wagner est professeur de philosophie à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et directeur de l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (IHPST, Paris). Il est l'auteur de *La logique* (Paris, PUF, Que sais-je ? 4e éd. 2020), *Logique et philosophie* (Paris, Ellipses, 2014) et a dirigé ou co-dirigé plusieurs ouvrages dont *Les philosophes et la science* (Paris, Gallimard, 2002), *Textes clés de philosophie des sciences* (avec S. Laugier, Paris, Vrin, 2004, 2 vol.) et *L'âge d'or de l'empirisme logique* (avec Ch. Bonnet, Paris, Gallimard, 2006).